

douloureux parti d'une des fenêtres de la maison : c'était Ursule qui avait entendu les dernières paroles de son cousin. Sur le bruit qui se faisait devant le logis, elle s'était mise à la fenêtre pour examiner ce qui le causait. Elle n'avait pu qu'entendre les dernières paroles d'Antoine, et le voir s'éloigner avec rapidité.

— Antoine ! dit-elle ; Antoine ! Lui aussi, il m'accuse et me condamne ! C'est trop, oh ! c'est trop de souffrance ! Mon Dieu ! mon Dieu ! n'aurez-vous point à la fin pitié de moi ?

Dame Rose, par un geste infernal, montra à Thérèse Ursule qui pleurait à la fenêtre.

— Elle ne la reverra plus, dit-elle de manière à être entendue de la jeune fille. Jamais ! il l'a juré. Antoine ne lui pardonnera jamais ni son ingratitude, ni la mort de son père.

§ VI.—CHEZ LUI.

Il y des momens dans la vie où le désespoir donne au corps et à l'esprit une vigueur résolue, qu'ils ne trouveraient jamais dans leur état normal. Cette surexcitation est d'ordinaire accompagnée d'un sang-froid extrême et d'une netteté merveilleuse dans les idées ; à force de souffrances on ne souffre plus. L'âme semble dégagée des liens terrestres de la matière, et ne garde que son essence divine qui la domine entièrement. Après la douleur du premier coup que lui avaient porté l'injustice et le départ de son cousin, Ursule s'oublia elle-même pour ne penser qu'à celui qui la jugeait avec tant de cruauté et sans l'entendre.

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! il part pour toujours, il quitte à jamais ces lieux, et il ignore que son père lui a légué en mourant des ordres suprêmes à exécuter. Il part, et il ne connaîtra pas les volontés que mon oncle m'a chargée de lui transmettre, et dont la pensée préoccupait le vieillard au moment de quitter la terre et d'aller rendre compte de son existence à Dieu. Peut-être le repos de son âme est-il attaché à l'exécution de ces derniers ordres. Que faire ? Sainte Vierge ! et vous, ma patronne, bienheureuse Ursule, inspirez-moi !

Elle se mit en prière, et supplia avec ferveur Dieu de lui inspirer le parti qu'elle devait prendre en cette occasion. Après quelques minutes d'oraison, elle se releva plus forte et plus résignée qu'elle ne s'était jamais sentie. Elle s'habilla, prit dans un petit coffret, caché soigneusement sous du vieux linge, au fond d'une armoire, le peu d'argent qu'elle possédait, c'est-à-dire quatre ou cinq écus de six livres, puis elle descendit l'escalier doucement et

avec précaution, parvint à passer une porte qui prenait issue sur le jardin de la maison, se glissa le long des murs du parc, et gagna la campagne sans avoir été vue de personne.

Ce premier succès lui donna bon espoir pour la réussite de son projet. Elle marcha donc résolument à travers le village et entra dans la maison du curé. Le vieillard la reçut avec bienveillance. Il était le confesseur d'Ursule, et partant il se trouvait à même d'apprécier, dans toute leur pureté, la candeur et l'innocence de la jeune fille.

Elle lui conta tout : l'arrivée de son cousin, les cruelles paroles qu'on avait dites sur elle, et enfin le départ d'Antoine sans avoir reçu le dépôt que son père en mourant avait laissé pour lui à Ursule.

— Il faut écrire à votre cousin la mission que vous avez reçue de maître Jobelin à son lit de mort, et lui envoyer le paquet, conseilla le curé.

— Je connais trop ma tante, pour ne pas craindre qu'elle fasse intercepter le paquet. D'ailleurs, mon oncle, en mourant, m'a ordonné de remettre son testament dans les mains de mon cousin. J'obéirai littéralement aux ordres de mon bienfaiteur et de mon second père.

Le curé réfléchit quelques instans et reprit :

— A une autre jeune fille que vous, Ursule, je défendrais ce voyage ; à vous qui montrez une intelligence et un dévouement au-dessus de votre âge, je le conseillerai. Partez donc, et mettez votre espoir en Dieu ; vous réussirez dans votre entreprise. Tenez, voici le testament de votre oncle ; partez, Ursule. Je ne cesserai jusqu'à votre retour de prier le Seigneur qu'il vous prenne sous sa protection.

Ursule reçut du curé le paquet de papiers écrits par son oncle, le cacha dans son sein, et se mit en route pleine de confiance et de force.

Ce voyage se passa d'abord sans encombre. Elle prit place dans une patache publique, et arriva jusqu'à la barrière, où, suivant l'usage, le conducteur la déposa avec les autres voyageurs. Il s'agissait maintenant de découvrir l'adresse de son cousin ; elle s'adressa résolument au sous-officier qui commandait le poste, et lui demanda dans quel quartier de la ville casernait le régiment auquel appartenait son cousin ; elle lui nomma le colonel de ce régiment.

Le sergent trouva cette question singulière dans la bouche d'une jeune fille, seule et sans personne pour la protéger. Il ne lui en donna pas moins, en souriant, les renseignemens qu'elle demandait.

Ursule monta aussitôt dans un cabriolet de place, se fit conduire dans la Cité, où se trouvait le régi-